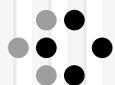


Christian Prigent

Sade au naturel

Essai



P.O.L.

SADE AU NATUREL

tout dire

Depuis bientôt un demi-siècle, une phrase de Sade m'obsède : « à quelque point qu'en frémissent les hommes, la philosophie doit tout dire ». À force, son sens, pour moi, a fini par s'obscurcir.

Il faut « tout dire ». Soit.

Mais que faut-il entendre par *tout* ? L'ensemble de ce qui *est* ? Une expérience totalisée de la « nature¹ » ?

La nature, justement : pas facile de savoir ce qu'en pense le divin Marquis.

Je feuillette *La Philosophie dans le boudoir*. La nature y est souvent exaltée : n'outrageons jamais ses « destinations », ne violons pas ses « droits », « toute loi humaine qui contrarierait celles de la nature ne serait faite que pour le mépris », etc.

On croirait entendre ceux qui manifestent aujourd'hui contre le mariage pour tous, le droit à l'avortement, la procréation médicalement assistée : toutes ces choses immondes pour autant qu'anti-naturelles.

Sauf que celle que Sade fait en l'occurrence parler est la fort peu catholique Madame de Saint-Ange. La destination naturelle vue par Sade n'a rien à voir avec ce que confesse le naturalisme obscurantiste de *La Manif pour tous*². Elle ne s'identifie pas davantage aux niaiseries qu'idolâtre l'angélisme écologiste. La nature, c'est du sauvage, du cruel. Quelle autre voix que la sienne, demande le marquis, « nous suggère les haines personnelles, les vengeances, les guerres, en un mot tous ces motifs de meurtres perpétuels ? ».

C'est sans doute caricatural. Mais ça remet les choses d'aplomb. Et recadre les raisons obscurantistes que je viens d'évoquer. Car voici le dilemme : vivons selon la nature (mais alors adorons le vol, l'homicide, l'adultère, le viol, l'inceste) ; ou bien : refusons avec horreur ces crimes et punissons-les (mais, du coup, récusons également la loi de nature qui nous les conseille).

Il arrive d'ailleurs à la provocante logique sadienne de soutenir (parfois à fort peu de pages de distance de l'opinion inverse) cette dernière position : voici, dans le même livre, le libertin Dolmancé ; à la jeune Eugénie, écolière plutôt délurée, il vante la

¹ Au sens de Lucrèce (la *rerum natura*, le réel). Pas la *nature* au sens bucolique (bois, campagne et ciels) – Gustave Flaubert dit de Sade qu'il a horreur de la nature et que chez lui « il n'y a pas un arbre ni un animal » (rapporté par les Goncourt dans leur *Journal* à la date du 29 janvier 1860).

² Des « sots », aurait dit le marquis : ils « prennent imbécilement les institutions sociales pour les divines lois de la nature ».

sodomie (ça évite les grossesses intempestives) ; « contrarier de cette manière ce que les sots appellent les lois de la nature est vraiment plein d'appas », dit-il.

Faudrait savoir.

trous noirs

Il y a pire.

Écoutons à nouveau Saint-Ange : « L'extinction totale de la race humaine ne serait qu'un service rendu à la nature. » L'assertion est difficile à contrer. Le mieux, pour une nature ravagée par l'activité des hommes, ce serait effectivement que ceux-ci déguerpiissent.

C'est cependant pousser le bouchon un peu loin. Assez loin en tout cas pour que l'énoncé, quoique imparable, soit intenable. Les humains qui prétendent agir pour le bien de la nature n'aspirent pas pour autant à voir leur race s'éteindre. Et d'autant moins qu'ils se gargarisent d'une dévotion idolâtre à la Terre. Même quand il n'est pas qu'un effet de cette forme de non-pensée qu'est la croyance naturaliste, l'appel à « défendre la nature » ne relève souvent que d'un calcul publicitaire ou politique³. Un peu de savoir historique devrait même nous avoir avertis qu'en sont coutumiers, au moins autant que les démocrates écolo-sensibles, les politiques les plus potentiellement meurtriers.

Lire Sade peut aider à mieux comprendre d'où vient cette coutume et pourquoi elle perdure.

Mais reprenons.

Ce que dit Saint-Ange est de bon sens – et pourtant absurde. Simultanément imparable et intenable. Ça trouble un peu la raison positive. Sade aime beaucoup taquiner cette raison : imparable et intenable sont souvent les deux attributs, indécollables l'un de l'autre, de sa logique spéciale. Il multiplie les énoncés à la fois indiscutables (la raison doit s'y rendre) et inapplicables (il n'y a pas, dans la vie vécue, de place pour ces vérités). Ainsi ses écrits ouvrent-ils dans nos pensées des sortes de *trous noirs*. Ils suggèrent qu'il y a une altérité au rationnel – sans que pour autant cet *autre* ait le moins du monde à voir avec l'irrationnel. Ils supposent qu'il y a, en deçà ou au delà du rationnellement nommable, une puissance de l'innommable – mais la reconnaissance de cette puissance ne relève pas pour autant chez lui d'une mystique de l'indicible. Ils enregistrent la pression sur nous et en nous d'une *différence* non verbalisée. Cette différence, Sade l'affirme matérielle. Et il l'installe à demeure dans les corps sexués. Il nous la décrit en train de se forcer des passages vers la représentation

³ « Plutôt la Terre que Descartes » fut, il y a quelques années, le slogan électoral d'un jeune et brillant ministre (Michel Noir) candidat à la mairie de Lyon.

verbale. Mais c'est pour montrer qu'elle n'accède au symbolique qu'en tant que force de perturbation, objection au symbolique : impasses logiques, apories, silences, cris de souffrance ou de jouissance.

La « différence non logique », Georges Bataille la nommait : *matière*. Antonin Artaud aussi – qui faisait équivaloir *matière* et *sensibilité*⁴. C'est peut-être au fond la même chose que Sade appelle *nature*. Sa passion, en tout cas, c'est d'y toucher. Mais en tant que ce toucher est intouchable par une rationalité philosophique non contradictoire. Et sa conviction, si je l'ai correctement compris, c'est que seuls sont à même de représenter son *écart* des énoncés oxymoriques ou aporétiques éclatants d'humour. Ainsi la réplique de Saint-Ange est-elle à sa façon un équivalent du fameux aphorisme de Lichtenberg (« un couteau sans lame auquel manque le manche ») : elle en a la puissance de nomination de l'innommable, comme lui elle fige sur place une image goguenarde du couple imparable/intenable, comme lui elle prononce une formule *impossible* qui fait littéralement sauter la rationalité.⁵

On ne saurait trop remercier Sade de ce bond – hors du rang des naturalismes et des idéalismes meurtriers.

philosophie/littérature

Je reviens à la sommation sadienne de *tout* dire. Elle lance un défi à la « philosophie ». Ce terme fait à son tour question. Si on l'identifie à discours intellectuel et rationalité cartésienne, le défi est insensé. Mais je m'avise que « philosophie », chez Sade comme chez bien d'autres à son époque, désigne plutôt ce que la mienne, d'époque, appelle « littérature ». De fait, Sade n'a pas écrit de traités philosophiques mais des *romans*, souvent dialogués, à l'intérieur desquels s'expose de la philosophie. Les énoncés philosophiques, il les a mis dans la bouche de personnages qui ne sont que des figures de pensée. Si le tout s'y dit, c'est en tant que non positivement dicible. Il se représente d'une part dans le ping-pong du dialogue entre les personnages (la diversité des points de vue) ; d'autre part, et surtout, dans l'alternance, irréductible à quelque uniformité que ce soit, entre la froideur logique des développements philosophiques et la surchauffe sexuelle des scènes qui viennent couper le sifflet à la logique.

Autrement dit, si l'expérience « totale » s'y constitue en vérité verbalisée, ce n'est ni dans le développement rationnel (savoir, raison, énoncés conceptuels – une esthétique

⁴ Cf. « La grille est une épreuve terrible pour la sensibilité, la matière. » (Antonin Artaud, *Œuvres complètes*, tome I, Gallimard, p. 109).

⁵ Ce passage est importé, avec quelques modifications, de mon texte « Un gros fil rouge ciré » (in *L'Incontenable*, P.O.L., 2004, p.61-63).

de l'« exemple »), ni dans le pur excès de la fiction pornographique (poussée du non-savoir, déraison, jouissance effervescente, langue incarnée – une esthétique du « touchant »). Si vérité il y a, elle se dénuode dans le vide, non *dicible*, qui s'ouvre au creux de l'alternance entre les deux.

Voici à la fin ce que je retiens de dispositif sadien : le tout ne se « dit » pas, mais *se forme négativement* dans la structure de fiction qui annule théâtralement la possibilité de parler elle-même. Et il ne se forme comme « tout » que pour autant qu'il *comprend* cette annulation, ce suspens de la pensée parlée. Ici, j'entends à nouveau Dolmancé. Surexcité par les propos pornographiques qui viennent d'être tenus et mené par eux au bord de l'aphasie, le voici qui s'exclame : « Ah ! foutre ! foutre ! c'est fini, je n'en puis plus ! ». Il identifie ainsi la vérité *totale* de l'expérience, *primo* à une pro-vocation de la pratique par la parole (c'est parler qui fait surgir le réel), *deuzio* à un épuisement de la parole, soudain reconnue comme impossible et court-circuitée par la pratique littéralement *im-médiate* (c'est le réel qui défie et défait la parole). Pas de *rendu* du « tout » sans ce double, contradictoire et destructeur mouvement lancé au cœur même de l'appareillage logique.

Bilan : « dire » et « tout » sont antagonistes. « Tout dire » est un oxymore. Il faut alors faire ce pari : le bruissement effrayant du tout (du « réel ») ne s'entend que dans l'écho spectral qu'en enregistrent quelques fictions littéraires. C'est ce pari que Sade nous engage à tenir. Et que tiennent ses propres fictions, où la pression de la chair sexuée pousse la pensée jusqu'au bord d'un surgissement monstrueux – qui la suspend, la fige sur place.

encore un effort

Ce suspens du pensable par une pensée hantée par l'impensable qui la provoque *parce qu'il l'habite* est décisif. Et c'est d'avoir obstinément mis en scène cette habitation et ses conséquences qu'il me faut, pour finir, remercier le marquis de Sade.

Ses écrits forment une figure de l'homme qui n'a rien à voir avec la rationalité basique et le moralisme pieux à quoi trop souvent se réduit ce qu'on appelle *l'humanisme*. Les questions qu'ils soulèvent ne sont ni simplement morales, ni conjoncturellement politiques, ni de part en part arraisonnables par la rationalité philosophique. Ce sont des questions de fond sur l'homme tel qu'il s'engage dans sa langue – dans ce qui de lui, dans la langue, se fait et se refait. Des questions sur l'homme *total*. C'est-à-dire l'homme qui comprend, *en lui*, l'inhumain. Ses textes le montrent sans cesse, ils sont même le ressassement fabuleux de cette démonstration : non seulement l'homme peut être inhumain, mais l'inhumain est l'apanage de l'humain.

Codicille (Sade se plaît à mettre le doigt sur ce point énervant) : les droits à être pleinement humain ne s'étendent évidemment pas au droit à être homme *en étant inhumain*⁶.

Nous avons bien besoin de ces piqûres de rappel. Car nous voici peut-être plus que jamais assignés à des représentations pieusement naturalisées de l'homme : l'homme hygiénisé, simplifié, performant, socialisé de part en part, angéliquement assigné à la bien-pensance, arraisonné par la technologie, le cerveau mis à la disposition de la rationalité marchande – l'homme soumis, d'abord par l'image que sous la pression idéologique il se fait de lui-même, aux entreprises totalitaires *discrètes* qui trament aujourd'hui une coercivité inédite. À peine si nous pouvons encore imaginer un autre espace, une autre figure d'homme, plus dense, plus ambiguë, plus rétive, plus pensante. La domination est sur-puissante. Elle sait se parer de l'apparence du bon sens (se dénier comme idéologie). Elle est un peu partout parvenue à imposer l'idée qu'*il n'y a pas d'alternative*, qu'il n'existe pas d'autre homme que celui-là, corrigé, fragmenté, savonné, infantilisé, réduit à n'être que le reflet des choses qu'il possède, pas d'autre modèle social que celui où ce reflet passe pour le réel en soi. Le discours simplement rationnel, l'argumentation politique positive (avec tout ce qu'elle doit à une idéalisation de la figure humaine) se cognent à cette imagerie naturalisée et à ce pseudo bon sens économique parce qu'ils se propagent sur le même terrain et n'ont face à lui aucune possibilité de différenciation profonde et de recul radical.

Nous reste, pour opérer ce *recul* et maintenir une chance d'entrevoir des possibilités de *différence*, la machinerie imaginante de l'utopie. C'est-à-dire des fictions « monstrueuses⁷ », pensées comme des dispositifs d'écart, par rapport à l'excès desquels tout, de l'insupportable monde dit « réel », peut s'observer dans la distance cruelle de la pensée, s'avérer calculé, construit, idéologiquement manipulé et manipulateur – et se voir contraint à tomber les masques : s'avouer à son tour fiction, faux décor, cauchemar aliénant. C'est ce que Sade a toujours fait. Ses fictions ne décrivent évidemment pas un monde vraisemblable, une vie vivable. Elles montrent plutôt sur quelles dénégations, sur quelles pensées fragiles, sur quelles raisons branlantes, sur quelles visions mutilées, sur quelles lois ignorantes les hommes fondent leurs républiques. Elles composent des utopies fabuleuses. Atroces, humainement inhumaines, cataloguant les perversions et recensant les crimes, mettant le nez de la

⁶ Voir sur ce point Éric Clémens, *L'Homme dans la langue et les hommes dans la cité*, in « Figures de la finitude », Bibliothèque philosophique de Louvain, éditions vrin, 1998.

⁷ Ainsi celles qu'évoquent les chapitres précédents. Toutes exposent la violence inhumaine que découvrent les langues torturées par l'effort du style : rythmes barbares, lallations babillées, chants « décervelés », « cures d'idiotie », bouffonneries et obscénités « carnavalesques », monstrueux « tableaux » sexuels et verbigérations extravagantes, au bord de la psychose. Chacune d'elles, engagée à fond dans cette exposition fascinée mais n'y résorbant aucune lucidité, *sait* quelque chose d'inaliénable sur l'homme (sur l'inhumain en l'homme) et développe, en fresque, une connaissance de la barbarie (de la barbarie comme tentation de chacun d'entre nous).

société humaine dans son propre caca et exposant sans cesse les limites de la raison faiseuse de contrat social, elles n'ont d'autre fonction que d'empêcher de penser en rond (aussi bien dans le confort d'une rationalité positivée que dans un délire déconnecté de toute réalité objective) : elles interdisent, en somme, *de ne pas penser*. C'est une bonne raison d'y retourner sans cesse. Pour y trouver des raisons de penser sans « frémir », sans compter (sans calculer les risques), et des chances de ne pas se faire prendre totalement la tête par les manigances décervelantes du monde.